



Les Films Pelléas présente

PEUR DE RIEN

un film de DANIELLE ARBID

avec

MANAL ISSA
VINCENT LACOSTE
PAUL HAMY
DAMIEN CHAPELLE

avec la participation de

DOMINIQUE BLANC

SORTIE LE 10 FÉVRIER 2016

Matériel presse téléchargeable sur :
www.advitamdistribution.com

DISTRIBUTION
AD VITAM

71, rue de la Fontaine au Roi
75011 Paris
Tél. : 01 46 34 75 74
contact@advitamdistribution.com

RELATION PRESSE
MONICA DONATI

assistée de
CILIA GONZALEZ-MAURIN
Tél. : 01 43 07 55 22
monica.donati@mk2.com



SYNOPSIS

Lina, 18 ans, débarque à Paris pour ses études. Elle vient chercher ce qu'elle n'a jamais trouvé au Liban, son pays d'origine : une certaine forme de liberté.

L'instinct de survie comme seul bagage, elle vogue d'un Paris à l'autre au rythme de ses rencontres amoureuses.

Parce qu'à 18 ans, on rêve d'embrasser le monde et pas qu'un seul garçon...

CONVERSATION DANIELLE ARBID & ANNIE ERNAUX

Annie Ernaux : Je viens de découvrir *PEUR DE RIEN* en projection et j'ai été très touchée. Je suis en train d'écrire un nouveau roman sur une période de vie similaire, les 17 ans d'une jeune femme. En ce qui me concerne c'est purement autobiographique et j'imagine qu'il y a beaucoup de vous dans Lina, le personnage principal...

Danielle Arbid : Merci. *PEUR DE RIEN* est un titre qui résume parfaitement le portrait que je voulais faire de Lina. Mais pour la part d'intime dans ce film, c'est plutôt le fantasme du souvenir qui m'inspire. Peut-être que la réalité de ce que j'ai vécu était plus dure ou plus douce, peu importe. Je préfère laisser œuvrer le temps. L'écriture est un moyen de composer avec le vécu et le cinéma parachève doublement ce processus : avec le scénario, le choix des comédiens puis à travers le regard que vous portez sur eux, le montage... Donc, non, ce n'est pas autobiographique. Ce que je voulais dire à travers ce film c'est « la somme de ce qu'on devient » grâce aux gens rencontrés.

Annie Ernaux : C'est en cela que l'écriture autobiographique est très différente de la vôtre...

Danielle Arbid : Est-ce que vous écrivez, décrivez la réalité avec un souci constant de précision ou vous arrive-t-il de la réinventer ? Personnellement tous mes films partent de moi, pour aller vers l'autre. Par exemple, c'est la première fois que j'écris un long-métrage tourné en France. Et dans ce film, il n'était pas question de raconter une histoire « française » sans tenir compte de mon propre parcours.

Et j'aime bien que le film transforme la réalité du souvenir. Par exemple, *DANS LES CHAMPS DE BATAILLE* remplace parfois dans ma tête mes images d'enfance. Le cinéma rend le monde conforme à nos désirs, disait André Bazin... c'est pour cela aussi qu'il est magique.

Annie Ernaux : Au début, je déformais la réalité. Dans « *Les armoires vides* » [premier roman de l'auteur, publié en 1974 chez Gallimard], j'ai recomposé des scènes entières de ma vie, comme vous le faites au cinéma. À partir de « *La place* », j'ai opté pour une écriture précise, « objective », loin du romanesque au sens où on l'entend habituellement. Mais ce qui compte vraiment pour moi, c'est la justesse de l'histoire et le fait que le lecteur s'y projette. Cette vérité, je la vois dans votre film, à travers l'éducation sentimentale de Lina et son parcours d'étrangère qui cherche à trouver sa place en France. Ce qu'il y a de formidable chez votre héroïne, c'est sa capacité à vivre en s'imprégnant du pays qu'elle découvre.





Danielle Arbid : Lina vogue entre les gens et les milieux pour découvrir qui elle est à travers qui ils sont... L'environnement devient son miroir. C'est ce choc là que je voulais raconter. Toute cette vie qui vient avant même les papiers. Cette volonté ardente de trouver sa place. Ce premier regard sur la France, ou comment les gens la perçoivent juste à leur arrivée.

Annie Ernaux : Votre film montre d'ailleurs admirablement la violence qu'une procédure judiciaire peut représenter pour un étranger. Cette impression est évidemment palpable lorsque vous vous rendez à la préfecture pour obtenir la carte de séjour ou au tribunal, dans la très belle scène de fin. Dans ce mélange de grande peur et d'espérance qui marque les visages... Mais le film peut être aussi considéré comme une réflexion sociale sur les étrangers : au début du film, Lina est accueillie par une amie étudiante mais, à travers la réaction de sa sœur, on comprend parfaitement que lorsque des problèmes surgissent, venir d'ailleurs devient immédiatement une circonstance aggravante.

Danielle Arbid : Oui elles se méfient d'elle, mais elles l'aident aussi lorsqu'elle se retrouve sans logement. Il y a aussi l'étudiante royaliste et son ami Skin... qui lui apporte son soutien, et paradoxalement Lina l'accepte sans jugement. Quand on arrive quelque part, on ignore les codes. Si j'avais été élevée en France, je n'aurais sans doute jamais fréquenté de royalistes. Mais j'ai vécu exactement cette même situation que je trouve aujourd'hui inconcevable ! Au début tout semble possible. À travers ces diverses rencontres, je voulais raconter par exemple ma découverte du débat d'idées entre la gauche et la droite en France. Plus marquée en 1993, époque du film, qu'aujourd'hui. Où l'on croyait encore dans le mot révolution... Les notions de gauche et de droite que j'ai découvertes en Occident. Au Moyen-Orient, l'appartenance politique est clanique.

Annie Ernaux : Lina explique également qu'elle a davantage souffert des conflits familiaux que de la guerre qui sévissait au Liban. A mon sens, c'est une vérité universelle pour tout adolescent en construction, pour chaque adulte dans son quotidien.

Danielle Arbid : *PEUR DE RIEN* est avant tout un film sur la jeunesse parce que son héroïne a 18 ans et qu'elle a instinctivement envie d'être libre. Lorsque l'on est jeune, on est avant tout chamboulé par la découverte de soi. Et je voulais faire le film le plus sincère possible sur l'immigration. Ce qui donne une jeune immigrée pleine de vie !

En général les films traitant de l'immigration montrent des protagonistes tournés vers leur passé : *PEUR DE RIEN* regarde l'avenir. Comme cela a été mon cas en arrivant ici. Ce sont souvent les autres qui ramènent les immigrés à leurs racines et à leurs communautés... La problématique de Lina est de trouver des gens, une famille d'adoption à travers des amis, des amants, un monde qui lui ressemble, ou qui ressemble à un idéal. Alors elle cherche !

Annie Ernaux : Votre récit a une force universelle : il parle à tous les Français d'origine étrangère comme à tous les adolescents qui tentent de trouver leur place dans le monde où ils vivent. Tout le film est guidé par l'apprentissage sentimental et culturel de Lina.

Danielle Arbid : C'est peut-être à cause de cette ambition là que le financement du film a été compliqué à trouver. La plupart ne comprenait pas ce désir de regarder la France. Comme s'il suffisait déjà d'être arrivé là... Et on ne va pas en plus donner son avis ! (rires). Et pourquoi Lina - une Arabe - tomberait amoureuse non pas d'un homme, mais de trois.

Annie Ernaux : Comme s'il s'agissait du monde entier ! (rires)

Danielle Arbid : Pour Lina, c'est une manière de tomber amoureuse de ce nouveau monde : la France. Chacun de ces hommes représente une classe, un univers, un désir différent. Chacun participe à son initiation.

Annie Ernaux : Après avoir lu le synopsis de votre film, je me suis demandée si l'oncle de Lina qui l'accueille en France et tente d'abuser d'elle était le premier des trois hommes qu'elle rencontre.

Danielle Arbid : En un sens, cet oncle est le premier jalon masculin sur le parcours de Lina. Il infléchit sans le savoir son destin, provoque effectivement sa fugue. Cette première scène de confrontation, je l'ai volontairement filmée en respectant l'intégrité de ce que sont Lina et son oncle. Elle pose d'emblée le tempérament de l'héroïne : face à cet homme pressant, plutôt violent, sexuellement agressif, elle n'a « peur de rien ».

Annie Ernaux : Vous ne jugez jamais le comportement de Lina ou des autres personnages. C'est tellement important ! Dans la vie, on agit souvent sans analyser d'emblée ses motivations. J'ai toujours adopté cette règle en écrivant : qui suis-je pour juger ?

Danielle Arbid : Je me suis refusée à trancher sur les personnages du film, y compris sur celui de l'oncle. Chacun a ses motivations. L'oncle se retrouve un soir seul face à Lina qui a 18 ans, qui est belle et qui n'est pas sa nièce de sang, alors pourquoi ne tenterait-il pas sa chance ? L'acteur a fini par comprendre que je voulais qu'il défende la vérité de son personnage. Ma démarche était la même lorsque j'ai filmé les retrouvailles houleuses entre Lina et sa famille au Liban. La mère est fatiguée de ses enfants et de son mari malade... mais elle est aimante. Le point de vue sur les gens et sur nous-mêmes est en perpétuel mouvement, pourquoi le figer ?

Annie Ernaux : Cette scène où Lina est dans la voiture avec sa mère et son frère qui ne cessent de se disputer est d'une grande violence. Elle explique tout de son choix d'être partie vivre ailleurs.

Danielle Arbid : Lina a eu raison de s'échapper de ce carcan où elle n'aurait pas pu être elle-même. Mais je n'ai jamais cherché l'apitoiement ou la condamnation : je tenais à faire de *PEUR DE RIEN* un film fondamentalement lumineux. Les premières années que j'ai vécues en France étaient plus dures et solitaires que celles de Lina : ce film, je l'ai écrit et accompli après avoir fait un bilan du passé. Et ce bilan est lumineux. C'est en cela que *PEUR DE RIEN* est une recomposition, à l'aune de ce que je suis et de ce que je ressens aujourd'hui. Lorsque je suis arrivée ici, j'ai aussi fait des rencontres formidables : après les mois de désert, il y a eu des soleils. La France n'existe pas en soi, ce sont les humains qui la font exister.

Annie Ernaux : J'aime votre parti pris de préserver l'ambivalence de Lina : on ne sait pas si elle est séduite par la richesse ou l'aplomb de Jean-Marc. Il n'y a pas d'explication psychologique superflue, elle vit spontanément cette rencontre.

Danielle Arbid : C'est une histoire d'initiation sexuelle. Puis j'ai toujours eu du mal à filmer la parole, surtout lorsque les actes sont révélateurs. Je préfère tourner des scènes de sexe que d'interminables

discussions au café ! *PEUR DE RIEN* est mon film le plus « bavard », preuve que je m'adapte au cinéma français (rires). Mais Lina ne voit pas la richesse de Jean-Marc. Elle se laisse porter par son sourire.

Annie Ernaux : Des trois garçons, mon préféré est Julien... Peut-être parce qu'il ressemble à certains hommes de ma vie... Un, en particulier, qui était plus jeune que moi... Il écrit à Lina cette lettre magnifique où il lui raconte son bonheur d'être « étranger quelque part ». En revanche, il a cette idée saugrenue de mettre de la musique au moment où il veut coucher avec elle. Pour moi, ça casse tout.

Danielle Arbid : Je ne trouve pas ça si ringard... Lina et Julien se découvrent à un moment de leur vie où ils sont indépendants de tout et de tous. Julien a l'esprit qui voyage sans cesse, c'est un inconsolable, un poète. Et il y a en lui quelque chose de son interprète, Damien Chappelle. Julien a beau s'en aller, on peut imaginer qu'il reviendra un jour.

Annie Ernaux : Était-ce compliqué de trouver une comédienne qui corresponde au fantasme que vous pouviez avoir de Lina ?





Danielle Arbid : Trois mois avant le tournage, je cherchais encore une jeune fille qui m'interpelle, « qui me ressemble ». Je pense que tous les réalisateurs cherchent ça. Je me suis lancée dans un casting sauvage, en France et au Liban.

J'ai reçu 700 candidatures, rencontré une centaine de jeunes filles et j'ai eu un coup de cœur pour Manal Issa. Elle avait 21 ans, une personnalité opaque, mystérieuse. Elle vivait dans une famille libanaise d'origine musulmane installée en France depuis cinq ans et plutôt refermée sur elle-même. Mais elle venait de se faire tatouer « Ma révolution » sur son bras gauche.

J'ai tourné la scène de sexe entre elle et Paul Hamy dès la première semaine et Manal a fondu en larmes. Elle m'a avoué qu'elle pleurait de bonheur parce qu'elle se sentait enfin « voler » ! Manal a vécu viscéralement le parcours de son personnage ; elle a regardé Paul puis Damien et enfin Vincent avec la même intensité que Lina.

Elle m'a raconté que son père lui avait interdit de se présenter au casting parce que j'ai mauvaise réputation au Liban et que mes films sont interdits par la censure. Et c'est justement parce que son père s'y opposait que Manal est venue. En cela, elle ressemble énormément à Lina ! Ce film l'a libérée d'ailleurs sur de nombreux points personnels. Et j'ai trouvé en elle une âme sœur.

Annie Ernaux : L'émancipation de Lina, celle de Manal aussi, est très émouvante. Elle m'interpelle même si je l'ai vécue puis écrite différemment. J'ai eu 18 ans en 1958. Ce désir de liberté existait fortement mais ne pouvait pas s'exprimer aussi facilement. La révolution est venue avec la contraception, la pilule et l'IVG. À mon époque, on ne pensait que virginité et mariage ; la notion de plaisir n'était pas reconnue pour les femmes.

Pour autant, avoir vécu comme moi dans une autre France n'empêche nullement l'empathie, la « compréhension » d'une jeune fille comme Lina. Tout simplement parce que les aspirations n'ont pas changé.

Elles étaient identiques par exemple du temps de Marivaux : ses héroïnes vibraient d'un même désir de vie, d'affranchissement, de curiosité. Seuls les obstacles varient en fonction des époques.

Danielle Arbid : Ce qui me touche beaucoup chez vous, ce que je ressens comme un vrai lien, c'est cette échappée d'un univers clos, trop étriqué pour s'épanouir, qu'il s'agisse d'un pays entier comme le Liban avec sa guerre et ses clivages religieux, ou d'un petit coin de province, comme vous...

Annie Ernaux : Vous pouvez dire d'un « trou perdu » (rires). Mais c'est du sentiment physique d'enfermement que peut naître l'imaginaire, et parfois la création.

Danielle Arbid : On ne rêve alors que de franchir les limites physiques, abolir les frontières géographiques et sociales. Un désir de fuite qui pousse à se réinventer. Surtout à ne pas sombrer. Quand on décide de partir, on est prêts à se battre. Déjà contre sa famille, qui est parfois la première des prisons...

Annie Ernaux : La religion, telle que je l'ai appréhendée, en est une autre particulièrement puissante...

Ce besoin de partir est difficile à expliquer : il ne survient pas miraculeusement un matin en se réveillant ; il y a juste en vous la certitude que ce besoin devra se réaliser. Je l'ai ressentie vers 12 ans.

Danielle Arbid : Moi aussi, sans penser précisément à la France. Cette volonté de partir n'a cessé de se fortifier au fil du temps. C'est devenu une obsession !

Annie Ernaux : Faire des études, voilà la clé ! Je n'ai eu de cesse, tout au long de ma vie, de chercher le meilleur moyen de me sortir de situations inextricables. C'est parfois inconscient ou tordu. Par exemple, j'ai écrit un livre, « *La femme gelée* », parce que c'était la seule solution que j'avais trouvée pour sortir du cocon marital (rires). Le désir est le plus puissant des moteurs pour investir pleinement sa vie.

Danielle Arbid : Le courage d'assumer ce désir aussi ! La facture peut être lourde à payer. Mais je pense que la libération n'a pas de prix et la création artistique devient un merveilleux vecteur d'expression pour apprécier le chemin parcouru.

Propos retranscrits par **Philippe Paumier**.

DANIELLE ARBID

BIOGRAPHIE

Née à Beyrouth le 26 avril 1970, Danielle Arbid s'installe à Paris à l'âge de 17 ans pour étudier la littérature et le journalisme. Elle réalise des films depuis 1997.

Ses films courts et longs, fictions, essais vidéo ou documentaires, ont été sélectionnés dans les plus grands festivals internationaux (Cannes, Locarno, Toronto, New York, Londres, Pusan, entre autres).

Elle a été récompensée par le Léopard d'Or et le Léopard d'Argent vidéo au festival de Locarno, par le prix Albert Londres et le prix Europa de la Quinzaine des réalisateurs notamment.

Son travail de réalisatrice a fait l'objet de quatre rétrospectives : Paris Cinéma, Bastia, Gijon (Espagne) en 2007 et La Rochelle en 2008. Par ailleurs, elle a co-fondé le festival de cinéma Né à Beyrouth.

Elle a également joué dans les films de Thierry de Peretti (*Les Apaches*) et de Katell Quillévéré (*Réparer les vivants*).

Elle expose en ce moment ses photos à la Galerie Cinéma d'Anne-Dominique Toussaint.



DANIELLE ARBID

FILMOGRAPHIE

LONGS-MÉTRAGES

2015 PEUR DE RIEN

Première mondiale : festival de Toronto (CWC)

Prix CCAS au festival de Bastia

Prix de la presse étrangère (Académie des Lumières) au festival du Film Francophone d'Albi

2011 BEIRUT HOTEL (Téléfilm)

Première mondiale : festival de Locarno (Compétition)

2007 UN HOMME PERDU

Première mondiale : festival de Cannes (Quinzaine des réalisateurs)

2004 DANS LES CHAMPS DE BATAILLE

Première mondiale : festival de Cannes (Quinzaine des réalisateurs)

Cannes 2004, Quinzaine des Réalisateurs / Prix Europa

Grand Prix du festival de Milan 2004

Reffet d'Or de la section Perspectives au festival Cinéma-tout-écran, Genève.

Bayard d'Or du meilleur scénario au festival de Namur, Belgique.

Grand Prix et Prix du meilleur premier film au festival Las Palmas, Espagne.

Grand Prix à la biennale du film de l'Institut du Monde Arabe, Paris.

Prix spécial du jury au festival de Carthage

Prix « New Voices / New Visions » meilleur premier film à Palm Springs.

Bourse du meilleur scénario au Festival de Montpellier.

Prix de la première œuvre au festival de Tétouan.



DOCUMENTAIRES DE CRÉATION

2002 AUX FRONTIÈRES

2000 SEULE AVEC LA GUERRE

Léopard d'argent vidéo au festival de Locarno, 2000.

Prix Albert Londres audiovisuel de l'année 2001.

Prix du meilleur premier film à Hot Docs Toronto.

Prix du jury œcuménique du festival de Leipzig.

Prix du documentaire Méditerranéen 2001 en Calabre.

Mention spéciale du jury au Festival Dei Popoli à Florence.

ESSAIS VIDÉO

2015 ALLO CHÉRIE

Doc Lisboa, compétition 2015

2008 THIS SMELL OF SEX

2004 NOUS / NIHNA

CONVERSATIONS DE SALON

Léopard d'Or compétition vidéo, Locarno 2004.

Mention spéciale du jury, Oberhausen 2003, pour Conversation de salon 1

COURTS ET MOYENS-MÉTRAGES

2002 ETRANGÈRE

Grand Prix du Festival de Vendôme, 2002.

1999 LE PASSEUR

Prix du jeune jury européen au Festival d'Angers 1999.

Prix d'interprétation masculine au festival de Mons 1999.

1998 RADDEM



LISTE ARTISTIQUE & TECHNIQUE

Lina
Rafaël
Jean-Marc
Julien
Mme Gagnebin
Antonia
Victoire
Arnaud
M. Lemernier
L'oncle
Frédérique
L'ami de Julien
La femme de l'est
L'avocat
Mère de Lina
La tante de Lina

Manal ISSA
Vincent LACOSTE
Paul HAMY
Damien CHAPELLE
Dominique BLANC
Clara PONSOT
India HAIR
Bastien BOUILLON
Alain LIBOLT
Waleed ZUAITER
Mathilde BISSON
ORELSAN
Elina LOWENSOHN
Philippe RÉSIMONT
Dima AL JOUNDI
Darina AL JOUNDI

Réalisatrice
Scénario et dialogues
En collaboration avec
Produit par

Danielle ARBID
Danielle ARBID
Julie PEYR
David THION
Philippe MARTIN
Sabine SIDAWI
Nabil AKL
Hélène LOUVART A.F.C.
Emmanuel ZOUKI
Jean CASANOVA

Production exécutive Liban
Coproduit par
Chef Opérateur
Ingénieurs Son

Charlotte DE CADEVILLE
Mathilde MUYARD
Tatiana VIALLE
Aurélié GUICHARD
Marie DOLLER
Claire DUBIEN
Damien SAUSSOL
Olivier TOUCHE
Dominique GABORIEAU

Ensemblière décoratrice
Chef monteuse
Directrices de casting

Assistante mise en scène
Chef costumière
Directeur de production
Chef monteur son
Mixeur



Une production **LES FILMS PELLÉAS** En association avec **QUICK MOTION** En coproduction avec **ORJOUANE PRODUCTIONS** et **JOUROR FILMS** Avec la participation du **CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE** du **FONDS IMAGES DE LA DIVERSITÉ** et de **CINÉ +** Avec la participation de **LA RÉGION HAUTE-NORMANDIE** En association avec **INDÉFILMS 3 SOFITVCINÉ 2** Avec le soutien de **COFINOVA 11** et **CINÉMAGE 8 DÉVELOPPEMENT** Distribution France **AD VITAM** Ventes Internationales **FILMS BOUTIQUE.**

FRANCE • 2015 • Couleur • Durée : 119' • Format: 1.85